

Pelisse
Duplax
Alice

Humanités Commentaire littéraire

Pour le lundi 2 novembre 2020

T03
F1

Je ne sais comment vous remercier d'une lecture si attentive et si éclairante. J'avais, en écrivant, l'impression d'une grande osmose entre Yvette et Pierre. Avec délicatesse, vous avez su démêler ce qui relève de l'amour et ce qui échappe à la compréhension.

Merci aussi pour vos rapprochements avec de grands auteurs, qui, mérités ou non, ont valu droit au cœur.

Le texte étudié est extrait de "L'avenir, c'est les autres" un livre écrit en 2019 par Georges Hillel. Ce roman raconte les vies d'Yvette, une aide soignante de cinquante sept ans et de son fils, Pierre, qui est lycéen. L'extrait en question marque leurs vacances à Meris les bains et plus particulièrement une promenade dans les jolaises.

Mais quelle est la nature de cette relation entre Yvette et Pierre ?

Nous venons pour commencer le premier mouvement du texte, allant de début à la ligne dix-sept, qui présente les personnages et met en avant l'omniprésence de la nature.

Le second mouvement va lui de la ligne dix-huit à la ligne vingt-huit et nous explique qu'un plaisir d'Yvette est une torture pour Pierre.

Enfin, nous concluons, par le dernier mouvement du texte (ligne vingt-neuf jusqu'à la fin) qui nous offre la recherche d'une mère pour comprendre son fils.

Cette première partie nous permet de découvrir les personnages d'Yvette et de Pierre. Le texte commence ainsi

par une succession d'actions simples (« descendre sur la mer »
« contempler [...] les modifications de couleurs sur l'eau
et dans le ciel »), de plaisirs faciles et presque enfantins
pour le garçon de quinze qu'est Pierre. Cette impression
est renforcée par le terme « adone » qui semble parler des
passions d'un jeune garçon et non d'un adolescent. Cela
introduit donc Pierre comme un personnage sensible, surtout
à la nature et plutôt différent des autres jeunes de son
âge.

Avec le terme « pépère » on découvre ensuite une mère
qui n'impose rien à son fils, elle est dans le dialogue
et priorise son bien-être à lui. C'est une mère qui
connait son fils puisqu'elle « sait » (P. 3) que la promenade
qu'elle envisage pourrait être difficile pour lui.

L'opposition du terme « excursion » avec le terme « ^{promenade} »
confirme que Pierre est un garçon atypique ; en effet il ne
voit pas cette promenade comme les autres. Et Yvette respecte
cette différence puisqu'elle « décide de ne contraindre en
rien [son] fils », elle ne lui impose pas ses plaisirs
et ne le traite comme une simple progéniture sur
laquelle elle aurait le contrôle. Et ce respect ne la
mène pas pour autant (« elle ne s'empêche pas » P. 8), c'est
donc une relation saine qui nous est présentée, basée sur
le respect et les libertés de chacun sans volonté d'imposer
ses envies. La phrase qui conclut le premier paragraphe illustre
bien cette idée « sa liberté et la mienne seront respectées »
Ligne neuf le terme « flagoler » nous permet de comprendre
que la peur de Pierre est telle qu'elle est capable de
l'impacter physiquement, on comprend également que c'est
la peur du vide, le vertige, que Pierre subit. Yvette est

une mère qui sait observer son fils et qui fait attention à ce qu'il peut ressentir. Elle veille sur lui.

Malgré toute l'importance qu'accorde Yvette à l'observation de son fils la nature reste principale dans cette première partie. En effet le texte, dès le début, nous plonge dans la beauté de la nature qui entoure les personnages ou le ciel et la mer ont « inlassablement [des] ^{très} modifications de couleurs », ils semblent presque ne faire qu'un. De plus les descriptions sont précises « la roche qui suit le bord de la falaise à plusieurs mètres de distance » (p. 4) et valorisantes « une campagne ^{très} aérée » (p. 6). Cette nature apparaît comme un bout de Paradis, un refuge.

En effet Cette impression continue à être d'ailleurs avec une description presque initiale. On observe par exemple la personification des galers qui font de la musique, et la présence de la brume donne un côté mystique à la scène. Yvette et Pierre semblent être face à un paysage fantastique. Ce rapport à la nature est similaire dans Les Noces d'Albert Camus (paru en 1938) où la nature est si belle qu'elle semble voler l'homme de sa réalité, lui permettant de s'échapper et se découvrir en même temps.

Mieux La phrase ligne 11 nous éclaire un peu plus sur Yvette : « je me détache de mon souci à son égard et je profite ^{pour} pleinement de ma promenade », en commandant que ^{pour} profiter pleinement il est nécessaire qu'elle se détache de son fils. Son inquiétude à son égard est comme une attache qui la retient et qui l'empêche d'une certaine façon de s'abandonner à ses plaisirs / mais leur relation étant suffisamment saine

elle s'en détache aisément quelques instants).
Le deuxième paragraphe met en lumière la sensibilité d'Yvette à la nature. Avec le terme « goulument » la narratrice nous fait penser à une ogresse dévorant son repas, sauf qu'elle dévore la beauté et les sensations procurées par la nature.

Cette dernière utilise d'ailleurs les sens ... de P. Hérain : l'ouïe « entendra le flot » (P. 12), la vision « le voir se jeter ... » (P. 13) de plus les nombreuses références aux motifs ("galets", "bamboules", "pienne") semblent même mobiliser le toucher.

Mais l'observation de cette nature se fait de façon similaire à celle des romantiques au XIX^e siècle puisqu'elle passe par un point de vue propre aux hommes. Ainsi pour décrire les falaises elle les compare à des « murailles blanches » qui semblent les protéger de la violence de la mer, comme si la nature s'organisait pour préserver l'homme. Elle compare ensuite le vide à un "puits gigantesque" (P. 14), Yvette fait sans cesse référence à des constructions typiquement humaines. La narratrice voit la nature à travers son regard d'homme.

La nature est de nouveau personnifiée à la ligne 15 avec la comparaison de la mer à un serpent. On a l'impression de la pierre qui affronte la mer, comme Hercule affronte l'Hydre de Lerne pendant ses durs travaux. Les flots sont donc imprévisibles puisque Yvette oppose la fragilité d'une "mince frange d'écume" avec la violence de l'attaque d'un serpent.

La narratrice conclut son observation en qualifiant tout cela de "spectacle" et "d'estampe" faisant ainsi de la

F2

Delisse Duplex

Alice

maître un véritable tableau auquel ont accès les hommes.
Ce premier mouvement nous montre des personnages particuliers, qui semblent partager une relation saine et bénéfique, il nous offre également une matrice à l'importance incommensurable mais qui est pourtant observée par un œil très humain.

Le second mouvement nous présente la réaction du fils, de Pierre, face à l'expérience de sa mère qui est pour lui une véritable torture, c'est en parti un dialogue entre la mère et son fils.

Cette partie commence lorsque Yvette s'attache enfin à son observation, avec les termes « je m'extrais » on comprend qu'elle était complètement absorbée dans sa contemplation, littéralement coupée du monde. Tout comme Rousseau, le philosophe et écrivain du XVIII^e siècle, c'est une véritable souffrance de s'attacher à la nature.

La narratrice nous donne ensuite une description très précise de Pierre (p. 17/18), elle détaille très exactement ce qu'elle observe et permet au lecteur d'imaginer sans peine le pauvre Pierre terronisé et racroquevillé sur le sol. Il semble d'ailleurs disparaître dans la terre comme si la nature avait des vertus protectrices contre l'audace de sa mère.

Le lecteur réalise bien vite que l'adolescent n'a ^{pas} peur pour lui mais pour sa mère, une peur terrible puisque elle est qualifiée de "haine muette" à la ligne 20. L'opposition de « haine muette » avec « colagement » montre bien que cette colère n'a été provoquée que par l'inquiétude et donc un amour sincère pour sa mère. La vague d'émotions

contradictoires qui anime Pierre vaut pour tous les hommes, en effet il est facile d'haïr la personne aimée le plus tendrement si celle-ci se met en danger, par peur qu'un malheur lui arrive. On déteste souvent au fond de soi l'être cher qui prend le risque d'être sa vie de la nôtre. C'est ce qui est décrit dans Clair de femme de Romain Gary (1977) où Michel ne peut s'empêcher d'éprouver de la colère pour sa femme qui est décédée, il l'aime plus que tout mais lui en veut d'avoir disparu (quand bien même il sait l'irrationalité de ses sentiments).

Yvette arrive donc à imaginer précisément ce que ressent son fils car ils se comprennent sans paroles, en effet aucun mot n'est échangé sur cette peur, on observe même le vocabulaire du silence « muette » (P.20) « mentalement proférer » (P.20) « en silence » (P.21). On a donc l'impression d'une relation très proche, presque fusionnelle entre nos deux personnages pourtant une opposition apparaît ligne 22 (ces différences entre Yvette et Pierre se confirment dans le dernier mouvement) avec la « vieille main » et les « épis de blé à l'arrière de sa tête » qui symbolisent le nouveau, la résurrection, le don de la vie. L'âge est donc le premier facteur qui les sépare.

Les premiers mots de Pierre sont pour interroger sa mère sur la beauté de ce qu'elle a vu, cependant sa curiosité ne dépasse pas sa peur et il se contente de poser des questions. Mais l'expérience d'Yvette est indescriptible et ^{elle} sait qu'elle est incapable de rétranscrire la beauté de ce qu'elle a observé, c'est un grand regret que son fils en soit privé (P.24). Elle l'interroge encore sur son expérience

Elle s'en
fugue
incompréhensible

à lui, ainsi ils cherchent tous deux à s'enrichir de ce qu'a vécu l'autre.

Quand Pierre accorde à son tour en a l'impression qu'il a vécu une expérience presque divine. Tout d'abord la position qu'il prend « les bras à l'horizontale, vers le ciel et le bas » en font presque une incarnation divine de Jésus sur sa croix. Ensuite le rythme binaire « de son extase et de son trouble » (l. 27) exprime toutes les sensations, que lui a provoqué son expérience, comme si elle l'avait changé, qu'il n'était plus pareil. Et enfin le terme "clé" donne l'idée d'un trésor bien gardé, comme s'il transmettait un message de la plus haute importance. Pourtant il résume cette vaste expérience non seulement mais mot et utilise le terme "trésor vague d'espace", comme s'il s'agissait de sensations qui ne peuvent être racontées ou qu'il n'arrive pas à décrire. L'utilisation de points de suspension laisse planer le mystère et incite le lecteur à puiser dans son imagination et ses expériences personnelles.

Le dernier mouvement nous présente une mère qui tente de comprendre son fils tant bien que mal.

Cette partie commence comme la première avec une mère proche de son fils, qui le connaît bien et sait ce qui l'agite, elle devine sans peine qu'il s'agit de « la peur et l'attrait mêlés » (ce qui nous effraie nous fascine aussi souvent). C'est une mère qui ne regrette ^{pas} l'éducation qu'elle a donnée à son fils « J'ai eu raison de ne jamais le forcer » (ligne 29), elle est contente d'elle

Non!

et estime qu'elle a fait ce qu'il y avait de mieux pour son fils. Avec le futur antérieur « j'aurais pu » elle oppose l'idée commune que l'on se fait du vertige à une analyse psychologique, montrant ainsi sa finesse d'esprit. En effet le vertige est un mal plus complexe que la simple peur du vide et Yvette a su aller au-delà des apparences. Le vertige est en réalité une volonté « de se jeter à l'espace ouvert », la comparaison avec des « volatiles blancs » exprime un désir des s'affranchir de ses limites d'homme, c'est un désir trop grand de liberté. Mais l'utilisation de termes tels que « combattre » (p. 29) ou « victimes » (p. 32) confirme le fait que c'est un mal que les hommes subissent et que cette envie de liberté est justement dangereuse.

Ensuite Pierre souhaite reproduire son expérience le plus vite possible, ce qui mesure l'importance qu'elle a eue pour lui, comme si elle avait forgé l'homme qu'il est. Mais c'est une expérience qui semble complexe et nécessite beaucoup de concentration, en effet sa mère respecte cela et fait tout pour ne pas le déranger, elle n'ose même pas le « distraire » ce qui fait de sa méditation non pas un loisir mais un véritable travail.

C'est à partir de là qu'on peut observer une véritable rupture entre la mère et son fils, Yvette est complètement exclue de cette méditation, est obligée de « voler quelques instantanés de sa méditation » (p. 35) pour tenter de le comprendre. Le mouvement du texte semble s'accélérer, c'est une mère qui s'intègre, qui ne comprend plus son fils, le rythme ternaire

Blisse de la ligne 37 « permanent, intréaieun, consubstantiel? »
F3 ^{Dyslex} Alice manque son incompréhension; elle ne peut que s'interroger sans pouvoir obtenir de réponse. Son fils forme une bulle donc elle est exclue. Elle n'accepte pas de rester dans l'inconnu, dans le flou et se fait presque maraudeur omniscient, elle veut tout savoir sur son fils, elle cherche qui il est vraiment, elle s'interroge même sur son âme ("ventige", "présence") et souhaite tout comprendre à son sujet, comme une énigme à résoudre. Cette bulle dont l'exclue son fils la pousse à s'éloigner de celui-ci, en effet il devient "cet enfant" (l. 39) comme si elle l'observait un inconnu. Elle met ensuite en avant l'opprobre de Pierre avec les autres hommes, le fait qu'il ne soit pas comme "tout le monde" s'en a-t-il un poids pour lui? Même elle a du mal à le comprendre et cela se ressent à la ligne 40 avec les termes "étrange" "m'a-t-il dit" où elle ne fait que rapporter les paroles de son fils sans vraiment y adhérer.

Bien (Ensuite la mention de cette chanson des Beatles offre un autre décalage entre nos deux personnages qui n'en n'ont pas la même compréhension. En effet on peut supposer que Pierre ne soupçonne pas le message à travers celle-ci qui parle en réalité de drogue, tandis que sa mère, elle, semble l'avoir bien compris (« Parvo qu'il ne se drogue jamais! » p. 41).

Le mouvement du texte continue de s'accroître avec la succession de deux phrases exclamatives, juste avant la fin, qui montrent l'inquiétude grandissante d'Yvette pour son fils. Ne sachant pas ce qu'il agit elle craint le pire et elle craint l'avenir pour son fils.

Le texte se termine sur une question, elle s'interroge sur le

bonheur de son fils et l'utilisation du surnom affectueux «mon amour» nous rappelle le lien fort qui unit les deux personnages. Cette interrogation finale illustre très bien toute la volonté qu'elle a de comprendre Pierre, elle s'inquiète pour son bonheur et il est très touchant de voir qu'elle en fait sa priorité absolue.

Ce texte nous offre donc le portrait de deux personnages touchants et attachants. C'est une véritable observation de son fils qu'Yvette réalise. Il est intéressant de noter une évolution, en effet le texte commence par une observation de la nature très importante qui prend toute la place, mais se termine par celle de Pierre qui devient l'objet d'étude.

D'ailleurs Georges Millot a nommé son livre en réponse à la célèbre phrase de Sartre «l'enfer c'est les autres» et on retrouve bien cette idée dans ce passage puisque Yvette a conscience que son fils constituera un avenir dont elle se sent exclue mais s'immerge et tente de comprendre ce fils tant aimé (et ce n'est pas simple pour Yvette de comprendre un adolescent, surtout le sien). La narratrice cherche donc ce qui constitue son fils.

Mais, en cherchant à connaître son fils ne cherche-t-elle pas à comprendre l'avenir ?